

CANAL IPSY

Bimestriel
3,05 e

OLIVIER MOYANO

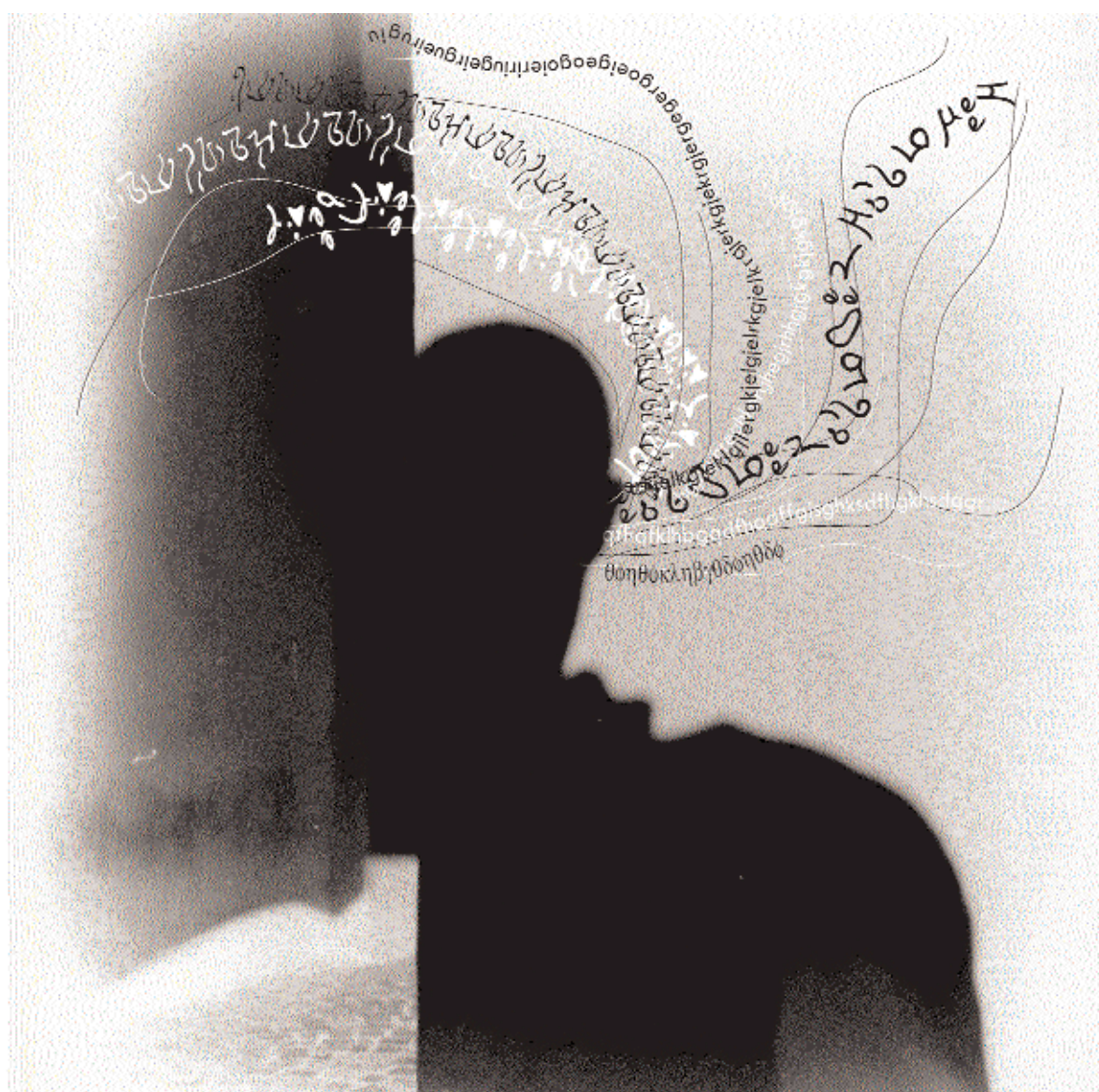
KANELLOPOULOU ELENI

LAURENCE BASTIANELLI

CHRISTINE JAKUBOWICZ

ALEXANDRA ROGELET

LYDIA MBOUMBA



HOMMAGE À JEAN MÉNÉCHAL

N°53

Avril - Mai 2002

AGENDA

Canal Psy rappelle à ses lecteurs que les articles provenant des professionnels ou des étudiants de troisième cycle sont les bienvenus.

N'hésitez donc pas à nous contacter !

La rédaction

PRATIQUES SOCIALES RENCONTRE 2002

FORMATION EN STAGE RÉSIDENTIEL INTERACTIF
proposé par Pratiques Sociales avec le
concours de l'INJEP 78160 Marly le Roi

«La violence, faux problème, vrai symptôme»

Lundi 14, Mardi 15 et Mercredi 16 Octobre

Miguel BENASAYAG, psychanalyste, philosophe (Paris)
Richard HELLBRUNN, psychanalyste, formateur (Strasbourg)
Satil KARSZ, philosophe, sociologue, formateur (Paris)
Laurent MUCCHIELLI, historien, sociologue (Paris)

Zohra GOUDAF, Stéphane JUNG éducateurs de prévention (Seine-St-Denis)
Marie PERRIER comédienne (Paris)

Le stage aura lieu dans les locaux de l'INJEP, Institut National de la Jeunesse
et de l'éducation populaire : 9-11, rue Paul Leplat - 78160 Marly-le-Roi.

Renseignements et Inscriptions :
Pratiques Sociales

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 ET
UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD LYON 1
Avec le soutien de la Communauté Européenne

Journées d'étude et de formation organisées par

Institut de Psychologie
Centre de Recherche en Psychopathologie
et Psychologie Clinique (CRPPC)
ISPEF (Lyon 2)
et

Faculté de Médecine, DIU de Sexologie (Lyon 1)

Conduites à risque et sexualité
vendredi 7 et samedi 8 juin 2002

Lieu : Université Claude Bernard Lyon 1 - Faculté de Médecine
Amphi Médiathèque Santé
8 Avenue Rockefeller 69008 Lyon Cedex

Inscription auprès de Colette Simonet
Secrétariat de l'Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon 2
5 Av. P. Mendès-France, 69676 Bron - France
Tél/Fax : 04 78 77 24 43

Tarifs d'inscriptions :

PUBLICATION...

Sous la direction de
Ghislaine BIODJEKIAN
et Dominique WEBER

(intégrées à l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon II)

RESPONSABILITÉ DU VIVANT : QUELLE PLACE POUR LA PERSONNE ?

À partir de leur expérience de psychologues cliniciennes attentives à la souffrance des malades qu'elles rencontrent à l'hôpital général, Ghislaine BIODJEKIAN - Hôpitaux Pierre Wertheimer et Louis Pradel à Lyon - et Dominique WEBER - Hôpitaux Debrousse et Hôtel-Dieu à Lyon - se demandent s'il faut mettre en accusation une médecine jugée inhumaine ou s'interroger à partir des différentes pratiques qui engagent la responsabilité pour la vie, au-delà de son aspect organique, dans une appréhension globale de la personne et du sujet.

Praticiens et chercheurs impliqués dans les champs de compétence historique, scientifique, juridique et psychanalytique tentent de leur place, de répondre de cette question.

Cet ouvrage reprend les différentes interventions des journées d'étude de l'Association de Psychologie Clinique en Milieu Médical, organisées autour de cette réflexion, les 16-27-28 septembre 1997.

Ghislaine BIODJEKIAN, Laurence BRUNET, Monique CASTILLO, Jean-Claude ESLIN, Pierre FÉDIDA, Patrick

Hommage à Jean MÉNÉCHAL

Un bout de chemin avec
Jean MÉNÉCHAL...

OLIVIER MOYANO p.4

Homosexualité primaire et
sexualité féminine.

KANELLOPOULOU ELENI p.6

Misanthropies contemporaines.
Essai pour une psychopathologie
de la modernité.

LAURENCE BASTIANELLI p.11

CHRISTINE JAKUBOWICZ p.13

Une rigueur et une humanité
dans la recherche

ALEXANDRA ROGELET p.14

Une si courte lettre...

LYDIA MBOUMBA p.15

Édito

Le meilleur moyen de rendre hommage à un enseignant-chercheur n'est-il pas de s'adresser à ceux qui représentent sa filiation, et qui, chacun avec son style singulier, portent et métabolisent la trace de ce qu'il leur a transmis. Ainsi, c'est à travers les étudiants, leurs témoignages et leurs travaux que Canal Psy rend hommage à Jean MÉNÉCHAL.

La rigueur de leurs recherches nous témoigne qu'il a su transmettre son exigence méthodologique et les lire nous rappelle que chercher est aussi source de plaisir.

Si cette rigueur est un des points communs des articles de ce numéro, le second est sans aucun doute la question de l'étranger, de l'autre, et de la rencontre avec cet autre. L'altérité comme condition et objet de recherche.

Canal Psy espère faire découvrir à ceux qui ne le connaissent pas les qualités exceptionnelles de ce chercheur qui nous manquera.

Noëlle D'ADAMO

Hommage à Jean MÉNÉCHAL

UN BOUT DE CHEMIN AVEC JEAN MÉNÉCHAL...

OLIVIER MOYANO

Au mois d'Août 2001, le même jour, Jean MÉNÉCHAL et Fred HOYLE disparaissaient. L'un avait consacré ses recherches à explorer l'espace le plus intime en chacun de nous, ce lieu interne et mystérieux qui fournit à chacun des humains les logiques de sa rationalité, de son intelligence, de ses émotions, de ses passions, de ses paradoxes ; l'autre avait consacré sa vie à l'étude de l'espace le plus commun, partagé, ce lieu infiniment éloigné et pourtant si proche de nous qui fournit à chacun des humains une voûte étoilée, des objets célestes à observer, des nébuleuses à faire rêver.

L'un étudiait, pratiquait, exprimait ses convictions dans un discours passionné sur la psychologie et la psychanalyse, l'autre proposait sa rhétorique en astrophysique et en cosmologie en ayant inventé l'expression devenue célèbre, le "big-bang".

J'ai connu l'un mais pas l'autre. Pourtant ces deux pensées constituent pour moi, aujourd'hui, deux repères, deux jalons qui balisent le champ de mes intérêts intellectuels : l'espace psychique, dans ce qu'il a de plus inconscient, enraciné en chacun de nous, relevant de l'infiniment intime et personnel, et d'un autre côté, l'espace de l'astrophysique, flirtant quotidiennement avec l'infiniment grand qui nous échappe tout autant que le premier. Autant de questions, parfois ironiquement métaphysiques et identiques, traversent ces deux espaces. D'où venons-nous, où allons-nous, comment tout cet arrangement savant tient-il en place et peut fonctionner, quelles sont les lois le régissant... Autant de chercheurs acharnés consacrant toute leur énergie à explorer, spéculer, réfléchir, proposer, pour chacun de ces deux lieux.

La première fois que j'ai rencontré Jean MÉNÉCHAL, c'était lors d'un jury F.P.P., mon dernier jury.

Je soutenais alors un travail traitant du rêve dans une perspective d'anthropologie culturelle. Impressionné par la qualité de parole et la culture de cet homme, je l'entendis me proposer à la fin de la soutenance de faire un DEA à Lyon. J'aurais préféré, pour des raisons géographiques, intégrer une université parisienne. Cette proposition me

flatta et c'est ainsi que nos contacts se multiplièrent. Il fut mon tuteur de recherche (il n'avait pas encore d'habilitation à diriger des recherches) et par son intermédiaire je fis plus ample connaissance avec le monde de la recherche en psychopathologie. Décidé à ne pas laisser mes écrits antérieurs devenir "littérature grise" (couverte de la fine poussière de l'oubli au fond d'une armoire à l'université), je proposai un remaniement de mon dernier travail en F.P.P. à plusieurs éditeurs et j'eus la surprise de voir le manuscrit accepté pour publication, après de sévères coupes franches et corrections. J'ai demandé à Jean MÉNÉCHAL de préfacer le livre, il accepta sans aucune réserve. C'était là un gage de confiance de sa part et son geste me ravit. Ce fut là notre seule collaboration écrite, ce que je regrette aujourd'hui.

La thématique du double pointait déjà dans cet écrit, le double qui, sans aucun doute, participe de mon «objet politique interne» comme l'appelait Jean MÉNÉCHAL. J'ai travaillé avec lui, sous sa direction, ma thèse traitant d'une phase précoce, pré-spéculaire chez le sujet humain, où s'enracinent et se développent corporéité et narcissisme, caractérisée par le motif du double. Confusion soi/non-soi, sujet/objet, régie par une relation bidimensionnelle d'inclusion réciproque, état d'équilibre instable qui n'attend que la maturation vers la tridimensionnalité psychique sous le coup de la prise en considération du point de vue externe, de l'autre et de sa symbolisation. La rationalité unaire cède la place au mode de la rationalité binaire, caractéristique de la pensée dialectique et de la logique de l'homme mature, comme le définit le philosophe Dany-Robert DUFOUR. Le double pré-spéculaire vient s'achever dans l'expérience du miroir, comme deux étapes d'un même processus à qui serait destiné, en plus de la formation de la fonction du Je développée par Jacques LACAN, celle de l'espace psychique et des processus identificatoires primaires.

Proposer ces hypothèses à Jean MÉNÉCHAL, en débattre avec lui, argumenter, me défendre, maintenir mes positions, accepter de l'entendre furent pour moi des moments privilégiés aussi délectables que frustrants. La plupart de nos rendez-vous de travail avaient lieu dans son cabinet parisien, j'arrivais avec

mes notes, mes parties rédigées, les idées encore en travail, avec toujours un tas de questions à poser... J'attendais des réponses. Jean MÉNÉCHAL avait bien entendu lu et relu mon travail, souligné, biffé, annoté, critiqué (parfois vertement) mon style trop métaphorique, trop assertif, trop «ampoulé». Puis nous posions les papiers et la discussion prenait souvent un autre ton, partageant le même plaisir intellectuel à échanger sur un pluralisme théorique, une science psychologique qui pourrait utiliser pour ses développements des résultats d'autres disciplines, dans ce que l'on pourrait appeler pompeusement une épistémologie de l'heuristique. Je lui dois ainsi la lecture des travaux de René THOM et l'utilisation, pour la démonstration d'une hypothèse d'un objet attracteur (le visage maternel dans l'interaction précoce), de deux concepts que René THOM a développé dans sa Sémiophysique, la saillance et la prégnance. Je dois avouer que, après l'exercice de l'écriture et du développement du cas clinique (qui reste à mes yeux un art majeur de la psychologie clinique), cette démonstration est celle qui m'a procuré le plus de plaisir dans ma recherche.

Mais lorsque ces discussions s'achevaient, et cela ne durait jamais assez à mes yeux, je quittais son cabinet, frustré de n'avoir pas pu aborder la moitié des questions que je m'étais préparé à travailler avec lui. Je me promettais alors de remettre cela à la fois prochaine... qui se déroulait de la même façon.

Ce rythme m'a laissé une grande liberté dans mon travail tout en me garantissant le cadre nécessaire et en m'exposant à la critique et la censure à chaque rencontre. Il faut souligner que l'enjeu de ce travail était important pour nous deux. Il a dirigé ma thèse dans la perspective de former un chercheur qui pourrait plus tard s'insérer dans la communauté universitaire (ce qui était ma principale raison de faire une thèse), et cette thèse était pour lui la première qu'il dirigeait. Son travail de directeur de recherches allait être jugé par ses pairs sur ce premier pas. Cette double (décidément on n'en sort pas) exigence a été explicite entre nous deux dès le début et a constitué la toile de fond de toutes nos rencontres.

La soutenance a été éprouvante pour l'un et pour l'autre, chacun de nous était à sa place respective pour une première fois. Je crois que ce moment lui a procuré la satisfaction d'un travail accompli...

Jean MÉNÉCHAL luttait depuis longtemps déjà contre la maladie mais jamais il n'a laissé cet aspect transparaître lors de nos échanges. Il a pris le «risque de l'étranger» en décidant de laisser cette épreuve qu'il endurait absolument étrangère aux facettes de sa vie concernant sa passion pour la recherche et les débats d'idées. Nous les autres, en interface, les étudiants, les collègues (j'enseignais déjà en F.P.P. et au C.F.P.) étions mis à distance de sa maladie.

Est-ce là ce que l'on appelle une force, est-ce l'effet d'un choix délibéré de continuer jusqu'au bout à lutter et penser pour se sentir vivant ? Nous avions devisé une fois sur ce qu'il appelait le «risque de l'étranger» et nous étions tombés d'accord sur ce risque qui peut-être s'offre à chacun de nous, une fois dans sa vie, de basculer de l'autre côté, du côté de la folie. Loin de l'idée actuelle de résilience, loin encore du point de vue du structuralisme de la personnalité, nous pensions alors que le risque de devenir étranger à soi-même en sombrant dans la maladie mentale était là, à la possibilité de chacun et qu'il appartient peut-être à chacun de reconnaître ce risque pour le refuser.

Saisi par la souffrance et la maladie, Jean MÉNÉCHAL a assumé une autre facette du risque de l'étranger. Il a décidé résolument de prendre le risque de s'engager dans la recherche, la création, l'écriture et enfin l'édition jusqu'au dernier moment, comme un défi à la douloureuse expérience qui touchait l'entière de son être.

Il a pensé, je crois, que c'était là une ultime forme de liberté.

Je garde, de ce bout de chemin fait à ses côtés, un souvenir ému, empreint de ce triste privilège d'avoir été l'unique docteur qu'il a formé. Sentiment où s'entremêlent fierté et tristesse, je conserve le souvenir de sa voix, de son regard pénétrant et de sa bienveillance.

Olivier MOYANO
Docteur en Psychologie

HOMOSEXUALITE PRIMAIRE ET SEXUALITE FEMININE

Présenter un travail qui est en train d'être élaboré n'est pas une tâche facile. Cela nécessite de m'inscrire dans un processus psychique «d'historisation», embrassant cette écriture en mouvance, mais aussi cette écriture déjà écrite qui a laissé ses traces dans le passé et qui ne cesse de reprendre sens dans l'après-coup. Situait ma pensée dans ce mouvement dynamique, j'aimerais reprendre mes réflexions sur la genèse du féminin, en me centrant sur les enjeux psychosexuels traversant l'homosexualité primaire. Ce qui me permettra de repenser la clinique des femmes victimes de violences conjugales et de proposer quelques pistes hypothétiques concernant la place de la relation violente qui s'installe dans le couple dans le maintien de l'identité sexuelle de ces femmes.

Homosexualité primaire : rencontre avec le féminin

La notion d'homosexualité primaire concerne la relation première du bébé à sa mère. Pour P. DENIS (1984), elle est «[...] l'élaboration psychique de l'ensemble des échanges érotiques entre la mère et l'enfant, vécus et élaborés dans le temps psychique qui va de l'identification primaire au moment où la reconnaissance de la différence des sexes entraîne un remaniement radical.» D'autres auteurs comme A. FRÉJAVILLE (1982), E. KESTEMBERG (1984), J. GODFRIND (2001) affirment son importance en tant que moment fondateur de l'identité sexuelle et en l'occurrence de la sexualité féminine ; thèse que je partage, tant du point de vue théorique que clinique. Le concept d'homosexualité primaire me semble être effectivement le plus heuristique et adéquat pour rendre compte des éléments qui dans la relation première mère-fille marquent le destin psychosexuel de cette dernière.

Deux moments principaux traversent la relation mère-fille, au sein de l'homosexualité primaire : la défusion du couple mère-enfant, suscitant la création d'un espace psychique au sein duquel la sexualité émerge ; et la séduction sexuelle maternelle qui peut ressurgir au sein même de cet espace psychique. La mère devient une mère messagère d'attente qui va rythmer ses absences et retours, offrant ainsi des moyens psychiques à sa fille de s'organiser, via la satisfaction hallucinatoire du désir et l'auto-érotisme pour affronter les effets désintégrant de l'absence maternelle et faire le deuil de l'illusion des retrouvailles et de complétude avec l'objet du désir. Cela suppose que la mère supporte de se détacher de l'enfant, lui donnant le droit de se séparer du corps maternel et de prendre en lui son image et qu'elle lui offre une qualité d'amour indispensable à l'organisation d'un narcissisme solide. Ce qui conduit à la mise en place d'un auto-érotisme structurant, permettant l'équilibre entre l'attente de satisfaction, le plaisir tiré de cette attente et l'excitation sexuelle qui en résulte.

L'enfant peut ainsi supporter la séparation d'avec la mère et se livrer pendant son absence à une activité auto-érotique, ayant comme support l'ébauche d'un

objet introjecté. Il peut ainsi passer d'une passivité qui risquerait de devenir mortifère, l'enfermant dans une soumission aliénante à l'objet maternel à une activité psychique et faire l'expérience d'une passivité «malléable» qui peut se transformer en activité, ou encore mieux en une active «passivité». Ce qui autorise dans le même mouvement la mise en place du masochisme originaire, lequel peut s'étayer sur un auto-érotisme objectal.

Le masochisme originaire peut ainsi ressurgir et ouvrir la voie au féminin. Car en rendant supportable l'excitation via son érotisation, il permet la liaison entre la douleur née de l'effraction du moi par le sexuel de l'adulte et de la perte discontinu de l'objet et l'excitation sexuelle issue de cette séduction, autorisant ainsi le moi à s'ouvrir et à se soumettre à l'afflux d'excitations et à en jouir passivement, sans désorganisation narcissique. La passivité se trouve alors investie par le moi de la fille, étant dorénavant capable d'accueillir l'excitation, permettant à celle-ci de s'identifier au désir de la mère pour le père et à sa capacité de recevoir l'autre en elle. Ce qui cependant n'est possible que grâce à la triangulation primaire qui constitue le soubassement de la fantasmatique originaire.

L'Œdipe originaire

Avec l'homosexualité primaire le couple mère-enfant entre dans une phase relationnelle marquée par la défusion et la séduction sexuelle. La fille affrontée à l'absence maternelle, découvre qu'elle n'est pas la mère, que la mère a un Autre et qu'elle perd ainsi la mère. Le «non-mère» (C. LE GUEN, 1974) fait ainsi irruption, venant signifier cette perte et suscitant par sa présence même le désir que l'enfant éprouve pour sa mère. Il devient alors le représentant de ce manque, la cause de l'insatisfaction et interdit la mère, en la désignant comme absente.

L'apparition du « non-mère » qui n'a d'existence que dans la mesure où son irruption provoque la découverte de la perte de perception d'objet – le «non-mère» est consubstantiel à la mère -- suscite donc une triangulation précoce (mère-non-mère-enfant), sustentée par un fantasme de destruction, selon lequel le «non-mère» qui n'est cependant pas encore le père, a détruit la mère. Ce fantasme se trouve renforcé par l'image d'un couple parental intriqué (image du couple consubstantiel mère-non-mère) perçue dans l'angoisse.

Afin que l'enfant puisse sortir de cette représentation mortifère, il est nécessaire qu'il y ait une certaine répétition d'expériences rassurantes pour qu'il s'aperçoive que la disparition de la mère est suivie de sa réapparition. L'enfant pourra ainsi dans un deuxième temps investir le «non-mère» en tant qu'objet disposant la mère, ce qui est l'aboutissement des jeux avec la mère, grâce auxquels l'enfant apprend la permanence de celle-ci au delà de ses départs.

Jeu de la bobine et scène primitive

L'enfant grâce au jeu de la bobine peut investir le «non-mère» qui devient alors le père. En effet, celui-ci de par ce jeu entre dans un processus psychique qui vise à maîtriser la mère et son absence, en la manipulant et le non-mère, en devenant celui-ci. Dans ce jeu il y a ainsi trois personnages : l'enfant qui joue, la mère représentée par la bobine et le non-mère qui fait partir la mère et dont l'enfant tient le rôle. Le non-mère n'étant plus ainsi une pure négativité qui déclenche de l'angoisse, peut être introjecté et investi en tant qu'objet que l'on peut avoir en soi et être en lui.

La mère et le non-mère sont ainsi introjectés et la fille peut s'identifier au non-mère, qui est devenu dorénavant le père, mais aussi et surtout à la mère, disposée désormais par le père, ainsi qu'aux liens que la mère entretient avec le père. La fantasmagie originaire, en l'occurrence le fantasme de la scène primitive peut alors ressurgir, permettant à la fille de se représenter ce qu'elle n'a jamais vu, à savoir le père et la mère absents. Cette première peut alors sortir d'une image mortifère et destructrice d'un couple parentale intriqué et s'identifier au désir de la mère pour le père (identification hystérique primaire).

D'autant plus que l'enfant via le jeu de la bobine procède à une double symbolisation : il est la mère mais pas qu'elle ; d'abord rejeté par elle, puis il la retrouve dans la jubilation. L'enfant répétant ainsi comme jeu une expérience d'abord vécue dans la douleur, il peut accéder au plaisir de retrouvailles, au plaisir sadique qui jette et au plaisir masochiste qui revêt le départ de la mère. Il y a ainsi intégration du couple sadomasochiste, intégration d'une passivité qui peut se lier aux représentations qui convoquent l'autre, se

fondant sur la garantie de l'existence de cet autre.

En guise de conclusion – l'homosexualité secondaire

L'homosexualité primaire constitue donc le moment de rencontre avec le féminin, le moment fondateur de l'identité sexuelle, reposant sur un fantasme partagé entre la mère et la fille, dans le cadre de la fantasmagie de la scène primitive. Fantasme qui témoigne d'une véritable introjection de l'érotisme de l'adulte, devenant porteur de l'auto-érotisme secondaire objectal et conduisant la fille à s'identifier à une mère désirante et à prendre sa place dans le fantasme, acceptant la passivité à l'égard de l'autre, l'empreinte d'autrui en elle.

Mais cette identification à une mère sexuelle et génitale ne peut se faire et s'élaborer que grâce à l'homosexualité secondaire qui signe l'accès à une féminité épanouie de par le potentiel identificatoire qu'elle déclenche. Avec l'homosexualité secondaire la dyade mère-fille entre dans l'organisation oedipienne et la mère désormais investie en tant qu'objet total, est appréhendée dans sa dimension de femme sexuée. La fantasmagie originaire s'intégrant dans une économie plus génitalisée conduit à l'élaboration d'un désir réceptif, découplé du sadisme. Le masochisme érotique féminin deuxième modalité de liaison d'excitations peut ainsi s'organiser, conduisant la fille au désir d'être pénétrée par le pénis du père.

La relation homosexuelle en l'occurrence primaire occupe ainsi une place déterminante dans l'organisation fantasmagie de la femme, dans les mouvements identificatoires qui fondent son identité sexuée et dans l'accès à une sexualité qui s'exprime via la jouissance et le plaisir d'être femme. Toute perturbation de cette relation pèse donc sur le destin du féminin, ce que j'essaierai de montrer par la suite, à travers la clinique des femmes victimes de violences conjugales.

À la recherche de la ficelle – La clinique des femmes victimes de violences conjugales

Elle s'appelle Iris, elle a quarante ans ; je l'ai vue quatre fois dans le cadre de ma recherche. Victime de violences conjugales, elle a tenté de partir du foyer conjugal plusieurs fois. Elle avait même entamé une procédure de divorce, divorce qui était prononcé mais qu'elle avait en quelque sorte annulé, en allant habiter à côté de son ex-mari, ce qui a suscité une reprise de la vie conjugale et des violences.

La répétition caractérise donc d'emblée l'histoire d'Iris ; répétition marquée par des séparations impossibles, déclenchant chez elle une symptomatologie dépressive, signée en l'occurrence par deux tentatives de suicide par absorption médicamenteuse. Mais, s'il s'agit d'un «automatisme de répétition» (R. ROUSSILLON, 2001) quel pan de son histoire non «romancé», Iris est-elle en train de répéter, via ces séparations impossibles ? Cette répétition ne témoigne-t-elle pas de l'impact d'un «trauma de base », d'un trauma primaire perdu dans l'historisation du sujet, ne laissant ainsi que des traces d'une «mémoire sans mémoire», «d'une mémoire blanche», infiltrée par des affects bruts, de traces mnésiques perceptives, de passages à l'acte, effets induits de ce trauma ?

BIBLIOGRAPHIE

- 1) ANDRE J., 1994, *La sexualité féminine*, Paris, PUF, 126 p.
- 2) ANDRE J., 1995, *Aux origines féminines de la sexualité*, Paris, PUF, 164 p.
- 3) BRAUNSCHEWIG D – FAIN M., 1975, *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, PUF, 320 p.
- 4) BRAUNSCHEWIG D – FAIN M., 1971, *Eros et Antéros. Réflexions psychanalytiques sur la sexualité*, Paris, Payot, 279 p.
- 5) CHABERT Catherine, 1999, «Les voies intérieures», *Revue Française de psychanalyse*, Tome LXIII, numéro spécial congrès, pp. 1445 – 1488
- 6) DENIS Paul, 1982, «Homosexualité agie et homosexualité psychique», *Les cahiers du centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n°8, pp. 83 – 91
- 7) FREJAVILLE Annette, 1982, «L'homosexualité primaire», *Les cahiers du centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n°8, pp. 45 - 69
- 8) FREUD Sigmund, 1914, «Pour introduire le narcissisme» in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 81 – 105
- 9) FREUD Sigmund, 1915, «Pulsions et destins des pulsions» in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 11 – 43
- 10) FREUD Sigmund, 1919, «Un enfant est battu, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles» in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 219 – 243
- 11) FREUD Sigmund, 1931, «Sur la sexualité féminine» in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 139 – 155
- 12) FREUD Sigmund, 1932, *La féminité in Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, pp. 147 – 178
- 13) GODFRIND J., 2001, *Comment la féminité vient aux femmes*, Paris, PUF, 148 p.
- 14) GREEN André, 1983, «La mère morte in Narcissisme de vie. Narcissisme de mort», Paris, Les éditions de minuit, pp. 222 – 253
- 15) KESTEMBERG Evelyne, 1982, « Astrid » ou homosexualité, identité, adolescence. Quelques propositions hypothétiques», *Les cahiers du centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n°8, pp. 1 - 43
- 16) LAPLANCHE Jean, 1994, «Vers une théorie de la séduction généralisée» in *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, pp. 439 – 456
- 17) LE GUEN C., 1974, *L'œdipe originaire*, Paris, PUF, 202 p.
- 18) MC DOUGALL J., 1978, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 222 p.
- 19) MC DOUGALL J., 1996, *Eros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard, 306 p.
- 20) MC DOUGALL Joyce, 1972, «Scène primitive et scénario pervers», in *BARANDE Ilse et alii, La sexualité perverse*, Paris, Payot, pp. 51 – 94
- 21) ROSENBERG B., 1991, «Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie», *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 159 p.

Ayant ces questionnements présents en moi, j'ai proposé à Iris un premier entretien qu'elle a accepté volontairement. Iris a adopté d'emblée une position passive, passivisante, face à moi, en position du chercheur. Malgré mes efforts de m'extraire de cette modalité relationnelle passive-active, question-réponse, en essayant de lui renvoyer sans cesse la parole, l'invitant ainsi à adopter une position plus active et élaborative Iris ne pouvait, en s'étayant sur mes interventions d'entrer dans un mode plus associatif. Sans question, un silence insupportable s'établissait, menaçant l'éclatement du cadre. Afin de nous protéger de ce silence qui risquerait de devenir trop effracteur, je reprenais chaque fois le relais, en reformulant ma question précédente, essayant ainsi d'aller plus loin dans son élaboration.

Je continuais donc à mener l'entretien sur un mode plutôt de question-réponse, pensant qu'à travers mon attitude plus active, j'arriverais à contenir l'excitation. Cependant au fil de l'entretien, il m'était de plus en plus difficile de tenir cette position que je vivais, au niveau de la relation transféro-contre-transférentielle comme une intrusion. En effet, au niveau de mon contre-transfert toute question adressée à Iris prenait une valeur effractrice et je vivais mes interventions comme le coup de butoir d'un pénis sadique (pénétrer, effracter avec «mes questions-bâtons») susceptible de déchirer, voire de tuer Iris. Le fantasme d'une scène primitive violente et mortifère s'est alors imposé à moi, ce qui m'a conduit à vouloir sortir de cette position active et à adopter une position plus passive et silencieuse.

J'avoue dans l'après-coup que ce basculement d'une attitude active à une attitude plus passivisante n'a pas pu jouer la fonction contenante et pare-excitatrice que j'y attendais. Au contraire, il a fait éclater toute contention psychique du contenant de l'appareil à penser, non seulement d'Iris, mais aussi du mien. Iris et moi, nous sommes précipités dans un corps à corps passivisé, traversé par des affects bruts et envahissants, par des angoisses désorganisantes. J'étais dans l'impossibilité de nommer les affects, de faire des liens, me trouvant ainsi dans la position d'une mère défaillante dans sa fonction pare-excitatrice et contenante ; mais aussi dans celle de l'enfant envahi par des excitations, par des éléments bruts non transformables et intégrables psychiquement.

Le terme de «désaide» psychique vient sous ma plume pour qualifier ce corps à corps que je vivais avec Iris ; désaide psychique qui m'a précipité dans un état de non-mémoire, si j'ose dire, infiltré par des traces non représentatives, par des affects bruts, par des angoisses innommables. En effet après notre rencontre, je me suis trouvée dans l'impossibilité de prendre des notes et de ramener les traces de cet entretien comme si dans mon processus contre-transférentiel, le mécanisme de refoulement avait effacé toute trace de cette rencontre. Seuls des affects bruts et des sentiments de vide étaient présents en moi. De plus je suis sortie de l'entretien avec une angoisse de mort pétrifiante, pensant que notre rencontre était mortifère pour elle et que ma propre passivité l'avait tuée.

Est-ce que ce moment que j'ai décrit peut être conceptualisé comme l'émergence d'un moment de

détresse fondamentale, d'un psychisme démuné avec ses angoisses, résurgence des vécus d'effraction, d'effondrement, d'a-pensées ?

Est-ce que le silence du début de l'entretien nous renvoyait à une passivité aliénante à une mère défaillante dans sa fonction contenante, à des retrouvailles avec une mère dans une rencontre impensée, porteuse de mort psychique ? Est-ce que, en érigeant mes «questions-bâtons», j'ai essayé de boucher/remplir/répondre à ce trou traumatique associé à cette rencontre impensée ?

Est-ce que mon angoisse de mort est liée à une fantasmatique originaire mortifère ou plutôt à une relation primaire mortifère pour Iris, d'où l'irreprésentable ? Avant de reprendre ces interrogations auxquelles je n'ai pas forcément de réponses, j'aimerais retracer le deuxième entretien avec Iris qui me permettra de mieux esquisser son histoire.

LE CENDRILLON

Notre deuxième rencontre a eu lieu 15 jours après. Entre temps les vacances de Noël ont eu lieu et je ne l'avais pas revue. Iris a commencé l'entretien en me parlant d'un événement institutionnel qui a eu lieu pendant les vacances. Avant son arrivée au centre d'hébergement, elle sortait avec un homme, ce qu'elle avait caché à l'institution. Mais il y a quelques jours, la directrice l'a appris, par l'intermédiaire d'une stagiaire qui l'a surprise dans la rue avec cet homme. Iris était ainsi convoquée par la directrice qui lui a rappelé les règles de l'institution, notamment le fait que c'était interdit aux hommes de rester la nuit dans les appartements.

Iris étonnée, mais en même temps rassurée de voir que sa relation avec cet homme n'avait pas entraîné de ma part des jugements et des interdictions, elle s'est sentie autorisée de me parler de lui, en sollicitant sans cesse mes conseils. Elle m'a ainsi mise d'emblée dans la position d'une mère bienveillante chargée de l'écouter, la conseiller, l'aider dans son affirmation de femme génitale et l'autoriser à avoir un ami. Un ami qu'elle présente comme «son prince charmant» qui lui a redonné le sourire et qui l'a arrachée de sa vie malheureuse.

Iris s'étayant sur cette figure narcissique du prince charmant, a pu parler de son histoire. De son passé, je dirai peu de choses. Issue d'une famille nombreuse -elle est la sixième d'une fratrie de douze enfants- elle a passé son enfance en Algérie. Elle présente une mère aimante, mais absente et passive ; une mère soumise au père, n'ayant d'existence que pour assouvir les désirs de ce dernier et pour enfanter, ce qui, pour Iris, était honteux : «elle ne faisait qu'accoucher et abandonner ses enfants à leur sort, il fallait qu'elle arrête à moi». Iris assistait aux accouchements de sa mère ce qui, pour elle, était une expérience assez traumatisante, infiltrée par des traces mnésiques perceptives, notamment celles d'éclatement du ventre. Elle associe ces accouchements à la disparition de sa mère qui est morte «de quelque chose dans le ventre», quand Iris avait 15 ans. Dans sa fantasmatique la passivité, l'ouverture à l'autre, le coït, l'enfantement peuvent endommager/faire éclater le ventre, ce creux féminin, support d'attributs symbo-

liques de la femme. Nous voyons là se profiler le fantasme d'un maternel-féminin mortifère, le fantasme d'une scène primitive archaïque, où le pénis de l'homme, du père, est vécu comme destructeur.

Son père s'est marié après la mort de sa conjointe avec une femme beaucoup plus jeune que lui, ce qu'Iris n'a jamais accepté. «Mon père n'était plus avec moi, elle me l'a volé, elle m'a chassée de la maison». Iris ne pouvant supporter et gérer narcissiquement la rivalité oedipienne avec cette femme, elle est partie en France chez une tante pour faire des études, étant selon elle la seule capable d'aller à l'université. Cependant, elle n'a pas pu poursuivre son projet, car sa tante l'a empêchée. «Elle m'a mentie, elle m'avait enfermée chez elle et elle m'utilisait comme une esclave pour faire le ménage» ; «elle m'a obligée de me marier avec un homme beaucoup plus âgé que moi. J'étais comme le cendrillon, esclave chez ma tante, esclave après chez moi. J'étais là pour servir mon mari, assouvir ses désirs, faire des enfants et servir ma belle-mère».

Je ne dirai pas plus sur Iris que j'ai revue plusieurs fois, suite à sa demande. A travers cette brève présentation, je voulais seulement pointer quelques éléments cliniques qui m'ont amenée à penser la place de la relation homosexuelle primaire dans la psychogenèse de la sexualité féminine et en l'occurrence les carences de cette relation qui pèsent sur le destin du féminin.

Hypothèse du trauma de la mère morte

Si j'ai mis l'accent sur les enjeux transféro-contre-transférentiels traversant mes entretiens avec Iris, c'est parce que ce sont eux qui m'ont conduite vers la piste hypothétique d'un trauma de base, intervenant dans la première relation mère-fille. En effet la rupture de l'équilibre économique caractérisant ma première rencontre avec Iris et signant l'irruption de manifestations désymbolisées, peut être conceptualisée comme la reproduction des vicissitudes de la relation primaire à l'objet, comme la résurgence d'une rencontre impensée avec une mère défaillante, une mère qui enfante et qui abandonne ses enfants, une mère morte, tuée par le père dans une scène primitive violente et mortifère. Le trauma de la mère morte (A. GREEN, 1983) pèse ici de tout son poids, signant selon moi le naufrage du féminin.

Ce trauma suscite la perte d'un objet dispensateur d'amour et donc la perte de la possibilité de satisfaire le besoin d'être aimé. Ce qui déclenche dans le même mouvement la perte de représentation d'objet, paralysant l'activité auto-érotique et donc la satisfaction hallucinatoire du désir, première étape de différenciation moi-autre. D'autant plus qu'une mère morte est une mère muette, empêchant l'énonciation de tout message organisateur de l'excitation.

La mère hyper excitante du fait même de son absence et inapte à qualifier les échanges sensoriels et verbaux ne parvient donc pas à contenir et à lier l'excitation. Cette dernière ne peut ainsi se psychiser en pulsion, barrant l'accès aux voies du refoulement impliquant un jeu de représentations constituées et permettant l'extinction de l'excitation.

Le fonctionnement auto-érotique, étant déterminé par l'équilibre des investissements précoces et de la qualité relationnelle ne peut ainsi se constituer. D'un auto-érotisme structurant et structuré nous passons à un auto-érotisme mortifère et désobjectalisant, sans capacité de liaison et de libidinalisation, enfermant l'enfant à une quête incessante d'excitation pour pallier aux carences et aux excès d'apport de l'objet et lutter contre la dépression et l'abandon. La pulsion se dégrade en acte, témoignant la défaillance de l'activité auto-érotique à lier, différer et rendre acceptable l'excitation pour le psychisme en organisant un masochisme originaire de bonne qualité.

La voie auto-érotique étant ainsi déstructurée fixe la fille dans une passivité aliénante à la mère, barrant l'accès à la passivité introjective, à la place de laquelle se développe une passivité de mort refusant toute excitation, tout lien objectif, toute empreinte d'autrui en soi. La triangulation précoce étant sous-tendue par l'intériorisation d'un investissement maternel mortifère s'organise sous le sceau de la pulsion de mort.

De plus, l'enfant ne pouvant intégrer la permanence de l'objet maternel, via le jeu et accéder au paradoxe fondamental de l'objet détruit/re-trouvé, à travers le jeu de la bobine, élabore le fantasme d'une scène primitive mortifère, sous-tendue par l'image d'un couple parental non différencié. Le non-mère n'étant pas investi comme objet demeure l'Autre qui tue/détruit la mère dans une lutte sadique-anale, au sein de laquelle mère et non-mère sont intriqués. Ce qui enferme le sujet dans une réalité appréhendée comme une scène primitive terrifiante qui risque de l'aspirer et de l'engloutir dans un magma mortifère.

Le trauma de la mère morte entravant l'intégration de la violence prégénital fait ainsi éclater la structure même de la fantasmagorie originaire. Ce qui prédomine alors est une scène primitive violente, un fantasme de séduction mortifère (toute séduction est ressentie comme effraction qui risque de devenir mortelle et une angoisse de perte qui ne se limite pas à celle de castration).

FORMATION D'UNE IMAGO MATERNELLE SADIQUE – ANALE

Si le trauma de la mère morte fixe la femme au sein d'une relation homosexuelle primaire, quels moyens psychiques peut-elle mettre en œuvre pour s'extraire de cette relation aliénante à la mère ? Il m'est difficile à ce niveau de ma recherche de répondre à cette question. Cependant en m'étayant principalement sur le cas d'Iris, j'aimerais proposer deux pistes hypothétiques sur lesquelles je travaille actuellement. Tout d'abord celle concernant la formation d'une imago maternelle sadique-anale.

Lors de ma première rencontre avec Iris, c'est ma position passive qui a suscité l'éclatement du cadre, alors que ma position plus active, voire intrusive arrivait à contenir l'excitation. Quant au deuxième entretien, cette fois-ci «les questions-bâtons» étaient logées du côté de la Directrice, sur laquelle Iris a projeté la figure d'une mère archaïque et toute-puissante qui veut tout contrôler et maîtriser, l'empêchant d'acquiescer

une autonomie porteuse de féminité qui passe par la différenciation d'avec la mère en même temps que par l'appropriation de ses attributs. Figure qui se répète d'ailleurs avec la tante, la nouvelle femme du père et la belle-mère. Et c'est grâce au maintien dans la réalité perceptive de cette imago maternelle, qu'Iris peut supporter ma propre passivité et établir avec moi une relation de confiance, me mettant dans la position d'une mère plutôt bienveillante qui va l'accompagner et la conseiller dans son affirmation de femme génitale.

Cette imago que je retrouve dans la majorité de mes entretiens avec ces femmes joue selon moi un double rôle dans le fonctionnement psychique de celles-ci : tout d'abord, sa formation représente pour elles une tentative d'entretenir l'illusion d'un lien avec la mère, qu'elles peuvent dans le même mouvement attaquer, pour se différencier d'elle. Ce qui renforce cependant leur fixation au sein de l'homosexualité primaire, empêchant toute identification à une mère génitale et désirante, toute rivalité avec une mère oedipienne.

Le versant mélancolique du fantasme de séduction

La deuxième hypothèse sur laquelle je travaille actuellement concerne plus la dynamique sous-jacente de la relation violente qui s'installe dans le couple. Ainsi selon mon hypothèse, ces femmes à travers ce mode relationnel violent mettent en acte «le versant mélancolique du fantasme de séduction» (C. CHABERT, 1999) qui peut se résumer ainsi : «J'ai séduit activement mon père».

Le rôle de ce fantasme me semble être multiple : tout d'abord, celui-ci répond à la nécessité psychique de ces femmes de maintenir dans la réalité perceptive, faute d'une représentation interne, un objet externe vivant et stimulant, qui devient cependant trop stimulant, nécessitant sa destruction. De plus, la mise en acte de ce fantasme représente pour elles une tentative désespérée de subjectiver un rapport impossible à vivre, celui avec la mère.

Comme je l'ai déjà mentionné, le trauma de la mère morte fait éclater la structure même de la fantasmagorie originaire. Ce qui prédomine, c'est une scène primitive sous-tendue par l'image d'un couple parental intriqué et mortifère. Et le fantasme d'une scène de séduction située hors de la scène originaire et dominée par la violence pré-génitale.

Ce qui est renforcé par une non différenciation entre la mère, le non-mère et l'enfant. Le non-mère ne pouvant être investi en tant qu'objet reste dans l'inconscient l'étranger qui tue la mère à chaque apparition. Mais le non-mère étant consubstantiel à la mère demeure intriqué à celle-ci, ne pouvant devenir le père. Cette non différenciation est renforcée par l'identification inconsciente de la fille à la mère morte – la fille devient la mère par défaut de l'avoir-, suscitée par le trauma de la mère morte.

La version mélancolique du fantasme de séduction est ainsi sous-tendue par tout un jeu fantasmagorique pré-génital : je séduis activement mon père équivaut aussi fantasmagoriquement pour la femme à une destruction du père. Mais ce sadisme mortifère est dans le même mouvement dirigé contre la mère, mais aussi

contre la femme, étant donné que le père n'est pas différencié de la mère et que la fille -par identification primaire- est aussi la mère.

Donc la mise en acte de ce fantasme de séduction via lequel la femme attaque sadiquement la mère, étant dans le même mouvement par retournement sur sa personne propre attaquée sadiquement par celle-ci représente peut-être une tentative pour la femme d'organiser psychiquement le couplage sado-masochiste. D'ailleurs nous pouvons faire un parallélisme avec le jeu de la bobine, marquée par le plaisir sadique qui jette (jeter/attaquer la mère) et le plaisir masochiste qui revêt la forme douloureuse d'un départ répété (être jetée/attaquée).

La femme essaie peut-être ainsi de rejouer dans une scène réelle le jeu de la bobine, dans une tentative désespérée le paradoxe fondamental de l'objet détruit/retrouvé et de relancer les auto-érotismes, lui permettant de contenir les excitations et de remettre en jeu la passivité et le masochisme, établissant des liens entre la libido et la pulsion de mort. Elle pourrait ainsi investir le père – celui-ci ne serait plus l'étranger qui tue la mère – et sortir de sa fixation mortifère à la mère morte, via l'élaboration d'une fantasmagorie originaire, en l'occurrence d'une scène primitive généralisée, l'autorisant à s'identifier au désir de la mère pour le père. Ce qui demeure cependant impossible, car la mère morte étant enkystée dans la psyché de la femme ne cesse de la menacer d'annihilation.

EPILOGUE

En guise de conclusion, nous aimerions rendre hommage à Mr J. MÉNÉCHAL qui nous a accompagné avec rigueur, force et patience pendant de longues années de réflexion et de recherche qu'il a partagé avec nous. Ce texte représente pour nous une façon certes insuffisante de lui témoigner de notre respect. Mr J. MÉNÉCHAL était pour nous un grand professeur et scientifique, mais aussi et surtout un homme doté de grandes qualités humaines qui respectait profondément la pensée propre de chacun. Sa disparition récente ne nous a malheureusement pas permis de terminer notre recherche avec lui. Cependant, achever ce travail représente aussi pour nous une manière de garder sa mémoire et son enseignement présents en nous et de lui témoigner de notre reconnaissance.

Kanellopoulou ELENi
Psychologue clinicienne
Doctorante en 3^{ème} année
de psychologie clinique.

MISANTHROPIES CONTEMPORAINES. ESSAI POUR UNE PSYCHOPATHOLOGIE DE LA MODERNITE.

Laurence BASTIANELLI

La haine misanthropique de l'autre peut être pensée comme une haine nécessaire dont l'enjeu serait le droit d'exister, de désirer, voire d'aimer... Une haine essentielle même dont l'amour d'objet est à la fois négation et tentative d'accomplissement et qui, plus qu'un simple contraire de l'amour, qu'une négation de l'amour, vient faire de la mort le double sombre de l'amour. Recours (paradoxal) des pulsions de vie comme moyen de préserver l'investissement objectal, la haine misanthropique intervient là où chez d'autres, le désir et l'amour l'emportent. Elle cherche à combler le défaut de symbolisation du manque, du vide et de l'absence ; là où sans haine il n'y aurait rien, un rien inconciliable, déstructurant. De fait, on peut déjà comprendre la haine misanthropique de l'homme, haine proclamée de l'autre, comme une haine plus intime de soi, de son propre inachèvement, de sa propre béance. Comprendre donc cette haine comme l'expression dernière d'une vaste inquiétude narcissique venant mettre le désir en déroute dans une tentative qui, si elle tient du paradoxe, protège une personnalité figée dans l'illusion narcissique d'une toute-puissance individuelle.

Alceste, personnage de Molière (1666), fait dans cette étude, l'objet d'une position mythique, emblématique, pensé comme figure paradigmatique, traversant les siècles. En se rappelant qu'Aristote avait fait de la catharsis le pivot de sa conception de la tragédie, la fonction tragique consistant à « purifier » les passions mauvaises par leur mise en scène, on peut reconnaître Alceste comme le sujet de cette passion tragique, promis à un destin lui faisant aborder des zones de souffrances ordinairement inaccessibles à chacun (cf. LACAN). Une étude clinique de la personnalité et des comportements d'Alceste permet donc, au-delà de sa « folie singulière », d'explorer une modalité psychique suffisamment exemplaire pour prétendre à la généralisation, dans une pensée qui transfigure certaines singularités en nécessités (cf. Mémoire de Maîtrise de psychologie et psychopathologie cliniques sous la direction de Jean MÉNÉCHAL, "La misanthropie ; double sombre de l'amour").

La misanthropie d'Alceste témoigne d'une tragédie du désir et de l'identité : l'irréductibilité d'Alceste, sa lutte pour une cause qui lui est devenue vitale (la vérité, la « transparence des cœurs »), son recours au retrait et son acceptation de l'exil dont il se fait la victime volontaire, fonde toute une éthique du désir, mise en scène dans une tragédie du « pur désir ». Car si Alceste renonce au désir, c'est pour en faire un pur désir, ici conçu comme "non-désir" : désir de l'Un, lié à la puissance du refus, au choix du retrait et de la mort.

Convoquant sur un mode unaire la figure misanthropique de celui qui désigne l'amour comme une haine, la Mort prend ici le visage de la Vie. Mort du désir avant tout, quand seule l'impasse en fut transmise, venant faire de la mort « en-soi » et « pour-soi » la seule preuve

de la vie, et de l'altérité une donnée abstraite qui devra, à jamais, demeurer en deçà des conditions mêmes du désir. Le misanthrope se trouve donc décrit comme un être marqué par la volonté de tuer en lui le désir (désir de l'autre conçu comme négation du désir de l'Un) et la misanthropie comme solution psychique à l'impossibilité d'accomplir pleinement le désir.

Désigner la figure misanthropique de celui qui fait de l'amour une haine, c'est aussi révéler le paradoxe du lien et de l'intersubjectivité : en quête du manque, de ce qui demeure absent, l'altérité pose des problèmes que l'Un ne poserait pas. La haine misanthropique de l'homme, qui fait vivre l'altérité comme un en-trop, un excès inconciliable, permet, sur le modèle du paradoxe, de nier le manque tout en le réalisant à la fois.

Dans ce mouvement où le manque devient fondateur, enfermant le misanthrope dans la tragédie unaire, le désir est donc devenu désir de rien. L'affirmation de présence qui se heurte, pour le misanthrope, à la présence de l'autre, réduit l'altérité au choix narcissique du même, contraint au retrait et le force à adopter une stratégie unaire où, ayant tout donné, et tout risqué aussi, il se garde finalement comme double de l'autre, tenant ainsi l'objet à l'écart par la violence de la rupture de l'Un et de l'autre.

La misanthropie, dans sa psychopathologie, met donc en scène les logiques paradoxales de la haine : s'il faut bien sûr penser la misanthropie par rapport aux questions originelles de l'absence et du manque, il faut aussi la penser comme effet de la présence intrusive de l'autre. Car le misanthrope révèle le défaut de complémentarité de l'Un et de l'autre en faisant de l'altérité, de l'intersubjectivité, un en-trop qui déborde le sujet sous forme de haine et diffuse sur l'environnement.

L'aménagement misanthropique de la personnalité peut donc être pensé comme une forme de révolte, d'opposition massive de l'Un à l'autre, en quête d'un idéal perdu dont la dépression donne la mesure et dont le retrait, dans sa forme unaire, décrit la tyrannie.

Les cliniques du paradoxe et de la déliaison, des pathologies du narcissisme aux formes pathologiques de la désintrication somatopsychique, témoignent des efforts de liaison paradoxale de la stratégie misanthropique, et de ses aléas.

Dans une perspective élargie, la fragilité narcissique caractérisant le misanthrope et la solution dépressive envisagée ici comme stratégie défensive, n'en font-elles pas un contemporain ? Les processus de rejet, d'exclusion, de désaffection, sont aujourd'hui des processus d'actualité. Haine des étrangers, des juifs, des femmes, des intellectuels, haine de l'autre en général ou en particulier, le choix de la haine intervient ici comme le moyen d'affronter l'impensable altérité, sans y renoncer complètement : dans la différence radicale.

Alceste, le misanthrope de Molière, présente cette figure de la haine pensée comme incompatibilité mais aussi comme résistance qui intervient dans la perspective psychopathologique d'une «misanthropie contemporaine». (cf. Mémoire de DEA sous la direction de Jean MÉNÉCHAL, "L'Alceste moderne ou les figures contemporaines du misanthrope")

"Toute recherche, écrit Freud, est le produit de l'urgence de vie". Ce projet de recherche en psychopathologie s'inscrit dans un registre de préoccupation concernant l'évolution de pathologies psychiques narcissiques qui, dans un souci d'élargissement du champ classique de la psychopathologie, pose la question de l'influence de notre système "socio-politico-économico-culturel" sur ces formes de crise intimes, dont la misanthropie témoigne en faisant de l'identité une identité à soi, posée sans relation à l'altérité d'un autre moi.

Car si la misanthropie donne, en effet, une représentation de l'unaire envisagé comme négation du désir de l'autre au profit du désir de l'Un, on voit combien les figures contemporaines de cet amour meurtri ne manquent pas dans une société que l'on peut qualifier de misanthropique suivant une pensée qui, bien souvent, fait de l'autre l'adversaire, celui qu'il s'agit de vaincre ou de soumettre au profit de l'Un.

Dans cette perspective, sans doute serait-il possible de reconnaître l'individualisme si souvent dénoncé dans nos sociétés, comme cette dimension unaire de la subjectivité qui, dans un processus de réduction de l'altérité et dans cette clinique du paradoxe et de l'unaire, vient faire de l'amour un exil en réalisant le désir de l'Un comme négation du désir de l'autre. Dans ces conditions, la clinique des pathologies du narcissisme ne risque-t-elle pas de se voir grossir dans un contexte social réduisant de plus en plus l'importance des bases de structurations familiales oedipiennes, allant jusqu'à faire de l'identité une individualité et de l'individualisme, le gage de la réussite sociale ?

Dans ces cliniques du paradoxe, on peut donc dire que la pluralité, en inscrivant l'homme dans la dimension groupale, l'en prive à la fois. Dans un souci clinique, on peut donc problématiser l'organisation démocratique de nos sociétés qui pose simultanément, dans la logique plurielle de l'intersubjectivité, inscription sociale et «déprivation psychique», déprivation venant de plus en plus souvent contraindre l'homme au choix de l'unaire comme le montre les cliniques du narcissisme et toutes les situations où le Moi cherche en lui-même sa propre satisfaction.

Aujourd'hui en effet, la relation d'altérité perd de sa dimension d'étrangeté, d'inconnu. Tout singulier doit se référer à un collectif. Celui qui ignore cette logique de la pluralité pour entretenir celle du singulier ou de l'intime devient le dissident d'un système politique, économique et culturel qui invite au confinement des identités, des sensibilités, des désirs et des idéaux individuels. L'autre devient même : l'autre est comme Moi, mêmes aspirations, mêmes idées, mêmes désirs, mêmes plaisirs ; réduisant ainsi la relation d'objet à une intersubjectivité désubjectivée au profit d'un narcissisme grandiose, et

faisant de la haine le double sombre de l'amour. Cet idéal de transparence fourvoie l'homme dans l'illusion d'être à lui-même son propre idéal. L'homogénéisation contemporaine de l'identité, son contingement à un idéal social qui se voudrait universel et tout-puissant risque de réduire l'identité à un conglomerat informe où le sujet se perd.

Le misanthrope incarne cette indifférenciation et la dénonce à la fois : l'autre doit pouvoir devenir autre pour que je sache qui je suis moi. Le choix misanthropique, dépressif et narcissique, intervient finalement et fatalement, comme dénonciation et résistance. Le choix du même se fait sans complaisance, mais avec rage et douleur dans le retrait narcissique dont la haine est un précurseur.

Le paradoxe de «l'individualisme démocratique» vient, en abolissant les distances, effacer les différences constitutives de l'individualité. Ici, c'est le règne du «chacun pour soi» qui, sur fond d'exclusion, fonde la cohérence groupale. Mais comment concevoir l'unité démocratique à partir d'une société faite d'atomes individuels ? Certes, la contradiction n'est sans doute pas insurmontable entre le souci de soi et la reconnaissance du tout qui fonde l'intersubjectivité, sans voir dans cette volonté d'identification plurielle, de reconnaissance et d'inscription dans le groupe, une dissolution de l'individu différencié dans un tout commun. Mais l'individualisme moderne fait de l'indépendance de l'individu par rapport au corps collectif et de l'autonomie comme faculté de choisir en toute indépendance les modalités de son existence particulière, les deux valeurs clefs de son déploiement. Or, la volonté d'indépendance et d'auto-suffisance, portée à l'extrême, renvoie, à n'en pas douter, au destin misanthropique de celui qui, finalement et fatalement, ne voyant plus dans la vie sociale et ses contraintes le lieu de son accomplissement, l'abandonne au profit du Moi singulier et du retrait narcissique.

Néanmoins l'illusion persiste qui fait parler «d'individualisme démocratique» comme d'une manière de préserver l'égalité des droits pour tous les hommes, alors qu'en fait, de cette manière, l'individualisme met en échec la logique subjectivante, en pensant l'autre comme un autre même, par peur de discerner l'autre dans le même.

Car qu'est-ce que l'individualiste sinon celui qui, sur le modèle misanthropique, ramène sans cesse l'autre au même, sans communication possible avec un autre que soi-même, sans rapport avec une altérité brillant de sa différence, prisonnier à soi. Le sujet de l'altérité est au contraire sujet du désir, désir de l'autre, irréductible au

Références bibliographiques

- Dufour D-R. 1996, *Folie et démocratie*. Essai sur la forme unaire, Le Débat, Gallimard, 256p.
Guicharnaud J. 1963, *Molière, une aventure théâtrale*, Paris, PUF, 1963
Guyomard P. 1994, *La jouissance du tragique; Antigone, Lacan et le désir de l'analyste, La psychanalyse prise au mot*, Aubier, 128 p.
McDougall J. 1994, «Théâtre du Je», NRF, Éditions Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 247p.
Molière 1666, *Le misanthrope ou l'atrabilaire amoureux*, Classiques Hachette, 1992, 192p.
Renaut A. 1989, «L'ère de l'individu», Bibliothèque des idées, NRF, Éditions Gallimard, 299p.
Sibony D. 1994, *La haine du désir*, Éditions Christian Bourgois,

même, irréductiblement autre, venant faire de la rupture identificatoire du Moi avec lui-même une ascension.

Si l'on peut parler des dérives de l'individualisme démocratique, c'est donc en référence à cette stratégie misanthropique de dissolution de l'altérité au profit d'une singularité toute-puissante et irréductible. La dimension politique de la misanthropie révèle ainsi la paradoxalité d'une problématique moderne : comment concilier l'immanence à soi, définissant la subjectivité comme indépendance par rapport à une altérité ou à une extériorité radicale, avec une normativité capable de limiter l'individualité au profit des normes communes définissant l'intersubjectivité, et de sauver la démocratie de l'absurdité d'un en-soi singulier et autosuffisant ?

La misanthropie, dont la stratégie unaire révèle et décrit à la fois le paradoxe de l'individualisme démocratique, suggère ainsi la nécessité de repenser, à l'intérieur même du sujet, une limitation de l'individualité, au fondement de l'intersubjectivité.

«Politique intérieure», stratégie intra-psychique, la misanthropie peut aussi être pensée comme «politique humaine», qui s'instaure là où se multiplient les incertitudes de toutes sortes, familiales, professionnelles, culturelles, et politiques, ainsi que le risque d'exclusion. Dans une clinique du paradoxe, et entendue au sens d'une haine s'imposant « pour le bien de tous », la misanthropie sert d'alibi à un individualisme coupable dont chacun se défend de son mieux. Car l'individualisme démocratique réduit l'intérêt au proche, au pour-soi et finalement, suivant le modèle misanthropique du retrait narcissique, à un en-soi autosuffisant et irréductible.

L'Alceste moderne, figure psychopathologique de l'actualité, fait ainsi de la misanthropie une «politique paradoxale» et de la dissidence, un choix politique. Car le misanthrope est un dissident, un révolutionnaire mais sans troupe ou contre ses propres troupes.

Et si l'on a fait de la névrose la contrepartie de la

civilisation, les pathologies du narcissisme, ne devront-elles pas être entendues comme le produit d'une culture qui, sous prétexte d'autonomie, fait de l'individualité un individualisme voire, une Un-dividualité, qui a son tour, fait de la quête identitaire une déroute narcissique et du refus, la condition d'accession au Moi ?

Comme le remarque si justement J.P. SORG (1993), «nous sommes tous étrangers les uns pour les autres, selon le point de vue». Chacun effectivement, est autre pour l'autre. Nous sommes tous l'autre, l'étranger de quelqu'un. Mais le misanthrope souffre de cet écart, de cette différence qu'il cherche à réduire. Exclu malgré lui, il rejette l'altérité et se retire. «J'aurai aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes» disait Rousseau, suivant la logique misanthropique de l'unaire.

Le couple l'Un-l'autre, à l'origine de l'identité, est exclu par le misanthrope de sorte qu'il n'y ait plus ni identité, ni altérité, ou plutôt une identité en creux définie par une altérité absente.

Nier les différences demeure la première manière de ne pas en souffrir, de s'en défendre. Les dérives de l'individualisme contemporain, sur fond de rejet et d'exclusion, risque de faire de la misanthropie une valeur possible de la modernité et du misanthrope une figure psychopathologique de l'actualité.

Ce projet, dont Jean MÉNÉCHAL soutenait avec moi l'argument psychopathologique, lui doit beaucoup ; il l'a valorisé en en respectant toujours la différence et l'engagement. Je l'en remercie, ainsi que de l'attention, de la confiance et de la patience qu'il a toujours eu pour mon travail.

Laurence BASTIANELLI

Psychologue

Projet de thèse en psychopathologie

J'ai reçu la nouvelle de la disparition de Jean MÉNÉCHAL comme un choc. Pourtant nous le savions malade et nous avions vu progresser l'épuisement sur ses traits. Nous préférons ignorer l'inquiétude, en étudiants gâtés qui voulaient profiter au maximum de sa rigueur intellectuelle, de sa grande culture, de ses conseils éclairants et de son infatigable soutien, même lorsque son absence de complaisance nous semblait excessive.

J'ai moi-même récriminé plus d'une fois quand je trouvais ses objurgations injustes. Elles ne l'étaient pas, tout au plus étaient-elles incompatibles, à mes yeux, avec mes autres activités, autant de bonnes raisons de risquer de verser dans la paresse.

Jean MÉNÉCHAL n'a jamais faibli dans son rôle de professeur tuteur. On pouvait lui reprocher sa distance, elle n'était sans doute que le masque d'une réserve, même d'une timidité ou encore d'une exigence vis-à-vis de lui-même, qui lui faisait craindre de ne pas encore faire tout ce qui était en sa responsabilité.

Il considèrerait probablement celle-ci comme illimitée : combien de conseils, d'exhortations nous a-t-il prodigués à propos de la qualité d'une bibliographie, de la précision d'une problématique, de l'adéquation des hypothèses et

jusqu'à nos échéances de travail.

Ses mots résonnent encore dans ma tête quand il y a quelques mois il m'a ainsi reproché de ne pas m'engager – et je pouvais entendre ce mot à différents sens – sur un prochain dossier, vis-à-vis d'un prochain jury.

Je voudrais surtout ne jamais oublier la profondeur de ses choix à propos de l'implication politique de la psychologie, de la hauteur de ses exigences quant à la déontologie de la profession, de la largeur de ses vues qui englobaient l'homme dans la société et la culture en considérant avec le même intérêt l'art, l'organisation politique ou la souffrance singulière des cas cliniques qu'il nous dévoilait si fortement.

Je me souviendrai de Jean MÉNÉCHAL comme d'un homme de grandes dimensions, un maître, aux yeux duquel on souhaite ne jamais démeriter.

Je garde en mémoire le dernier regroupement auquel j'ai participé où il nous avait incités à nous retrouver sans lui pour une première partie de séance. Il n'a pas pu nous rejoindre ensuite mais je crois pouvoir dire que nous avons travaillé, ce jour là, malgré tout, et que nous continuerons de travailler, avec le sentiment de sa présence.

UNE RIGUEUR ET UNE HUMANITE DANS LA RECHERCHE

Je souhaite retracer le parcours, le «bout de chemin» que j'ai parcouru avec Monsieur MÉNÉCHAL.

Je rencontre Monsieur MÉNÉCHAL en licence, dans son TD de psychopathologie adulte. J'apprécie tout de suite sa culture, sa rigueur, sa disponibilité avec les étudiants et sa grande ouverture d'esprit. Ses cours me donnent une base solide et vivante qui constitue aujourd'hui des repères dans mon travail clinique. Des paroles résonnent encore fortement en moi : «quand vous lisez un cas clinique, partez de ce que vous ressentez, de ce que cela vous fait vivre». Ces mots prennent tout leur sens lorsque je rencontre des patients psychotiques lors de stages en hôpitaux psychiatriques.

C'est ainsi que, tout naturellement, je choisis Monsieur Ménéchal comme directeur de recherche en maîtrise. Ma recherche se centre sur le travail de collage d'adultes psychotiques. Tout au long de ce parcours, je me sens soutenue, épaulée par Jean Ménéchal qui porte sur mon travail une attention, un regard bienveillant. La clinique et principalement la méthodologie sont mises au travail avec une grande rigueur. Au cours de nos discussions, il m'encourage à aller au bout de mes opinions, de mes remarques et me permet ainsi d'aguaiser mon esprit critique.

Ces deux années, sous sa direction, sont décisives pour ma future orientation. A la fin de la maîtrise, je souhaite entrer en DESS et il me fait entrevoir la possibilité de continuer mon travail sur le collage en DEA. Lors d'un déplacement en voiture, il me propose d'intégrer son groupe de recherche sur l'hyperactivité infantile et de travailler avec ces enfants en utilisant la médiation du collage. Ce Groupe de Recherche sur l'Approche Psychopathologique de l'Hyperactivité Infantile et son Traitement (GRAPHIT), que Jean MÉNÉCHAL a créé en 1997 comprend des psychologues, psychiatres et des étudiants chercheurs. Il est le fruit d'une collaboration entre l'Université Lumière Lyon 2, les Centres Hospitaliers Spécialisés de ST JEAN DE DIEU et de ST CYR AU MONT D'OR.

Il me donne envie de faire de la recherche et devient mon directeur en DEA. Mon travail se centre particulièrement sur l'étude de la capacité de rêver chez l'enfant hyperactif, par le biais du collage. Dans son souci habituel de rigueur scientifique, nos discussions portent principalement sur les questions méthodologiques : les outils, le dispositif.

Cette méthodologie, discutée, travaillée avec Jean MÉNÉCHAL durant l'année de DEA reste la base de mon travail actuel de doctorat, même si elle s'affine, se transforme, se modifie en avançant dans la recherche. Il devient mon directeur de thèse durant une année au cours de laquelle je l'ai peu rencontré, du fait même de l'évolution de sa maladie.

C'est l'aspect méthodologique de ma recherche que je souhaite succinctement présenter.

L'hypothèse principale tourne autour d'une défaillance de la capacité de rêver chez l'enfant hyperactif qui se traduirait dans le collage par une difficulté à travailler avec les images, à se créer un monde imaginaire.

Cette dimension imaginaire est travaillée au regard d'une approche groupale. Le dispositif de recherche mis en place comprend des groupes témoins (enfants hyperactifs) et groupes contrôles (enfants non-consultants) qui participent à un atelier de collage. Des tests projectifs (RORSCHACH et TAT) sont également passés, auprès de chaque enfant hyperactif, avant le commencement et à la fin du groupe de collage. Tous les enfants sélectionnés dans le dispositif de recherche ont entre 6 et 8 ans.

Les séances sont filmées par une caméra vidéo. Cela me permet de faire une retranscription des séances en prenant en compte aussi bien le niveau verbal que non verbal. Mais, je prends également des notes en fin de séances, pour essayer de mettre en mots et de mettre des mots sur ce que j'ai pu ressentir, sur ce que les enfants me donnent à voir, à entendre.

Ainsi, lors des séances je m'interroge sur les différentes interactions groupales et sur la construction des collages par chaque enfant. J'ai ainsi construit une grille de lecture des collages qui prend en compte la dimension, imaginaire, psychique, relationnelle et les modalités d'approche des images par les enfants des groupes contrôles et témoins. Cette grille me permet de rendre compte de l'évolution des comportements, du travail de collage des enfants au fil des séances.

Sa pensée demeure ainsi présente dans ma recherche sur l'hyperactivité infantile que je poursuis dans le cadre du groupe GRAPHIT. Ce programme de recherche a d'ailleurs donné lieu au dernier ouvrage qu'il a dirigé : l'hyperactivité infantile. Débats et enjeux (2001), auquel je lui suis reconnaissante de m'avoir demandé de participer et qui reste comme un héritage.

Je garde de Monsieur MÉNÉCHAL un souvenir ému de son humanité qui transparaissait dans son regard et son sourire bienveillants. Ses conseils continuent à m'accompagner dans ma pratique et mon travail clinique.

ROGELET Alexandra

Doctorante en psychopathologie et
psychologie clinique
CRPPC, Université Lumière Lyon 2.

Une si courte lettre...

À Jean MÉNÉCHAL

«Je dirige un groupe travaillant sur la déficience mentale. Si cela vous intéresse, prenez un rendez-vous et nous en discuterons» m'avez-vous lancé lors de la soutenance de ma note de recherche de maîtrise. Vous faisiez partie du jury.

Ce que vous ne saviez pas c'est que cette proposition était une aubaine pour moi. Elle était un allègement dans la mesure où elle me dispensait d'entreprendre des longues et aléatoires démarches dans la quête d'un directeur de recherche pour le DEA.

Le rendez-vous pris vous m'avez interrogée sur mon thème de travail, sur mes perspectives d'avenir puis vous m'avez présenté ce groupe de recherche sur la déficience mentale. Vous m'avez parlé de son fonctionnement et les objectifs qu'il s'était assigné. C'est ainsi que j'y ai été intégrée.

Lors d'une première rencontre, et après avoir pris connaissance de l'ensemble des membres du groupe, vous m'avez informée de l'organisation des rencontres et du travail en cours : vous prépariez un recueil d'articles traitant de la déficience mentale mais en y apportant un regard critique. Ainsi, de réunion en réunion, chaque membre du groupe détaillait l'avancée de ses travaux autant sur le plan individuel que groupal. Des échanges d'opinions et des discussions se succédaient favorisant de ce fait la progression de la recherche.

Travaillant pour ma part sur la passivité du sujet déficient mental, en utilisant la médiation picturale comme méthode de recueil de données, je tentais de démontrer à travers ma clinique que la déficience mentale confrontait à des modalités psychiques variables. Et dans le cas qu'il m'était donné d'étudier, j'émettais l'hypothèse selon laquelle la déficience mentale renvoyait à une double polarité : passivité-agitation. Pour étayer cette hypothèse je basais mes arguments non seulement sur les observations faites sur le sujet étudié pendant l'activité picturale mais également sur les modalités expressives de ce dernier, à savoir : le geste, la trace et l'œuvre. Je mettais ainsi en lien l'histoire du sujet, ses conduites et ses productions.

Pour approfondir mes analyses, je m'inspirais aussi des recherches entreprises par le groupe et m'enrichissais des échanges qui s'établissaient lors de ces rencontres.

Cette position, bien que passive parce que mettant en exergue la dimension de l'écoute, manifestait une forme d'activité dans la mesure où elle faisait émerger en moi des interrogations, des questionnements quant au contenu de mon travail, des démarches entreprises, la méthodologie, les théories avancées... Progressivement, j'apportais des éléments nouveaux, et avec votre précieux étayage, des améliorations.

Notre collaboration aura duré deux ans (1999-2001), avec des contacts plus soutenus pendant la première année. Cette période aura été brève, hélas, mais enrichissante. Ce rapprochement aura permis de révéler votre personnalité que je n'aurais pu déceler durant les cours d'amphithéâtre. Je garderai de ce contact essentiellement les apports dans les domaines intellectuel et relationnel, précieux atouts pour la poursuite de mon activité.

Dans le domaine intellectuel d'abord, la diversité de vos connaissances, vos nombreuses publications, vos enseignements et les différents groupes de travail que vous dirigiez m'ont ouvert de nombreux horizons. Vous avez su, en votre qualité de directeur de recherche, m'encourager à prendre des initiatives dans le cadre de mes recherches, à oser, moi qui par essence n'ai jamais su le faire. Vous avez su révéler, par moi-même, mon potentiel en m'offrant les voies et moyens pour l'exploiter. J'aurais

sûrement fait mieux si cette angoisse perpétuelle de ne pouvoir être à la hauteur ne me paralysait. N'empêche que cette valorisation narcissique m'a permis de donner le meilleur de moi-même, à m'investir dans cette recherche qui était empreinte de doutes, d'incertitudes, de balbutiements et pour laquelle j'éprouvais de réelles difficultés à avancer.

Le choix de la passivité comme sujet de recherche n'était pas fortuit. Il témoignait de l'état psychique dans lequel je me trouvais en réalité. Même si cette passivité n'est pas identifiable à la « passivité de mort » telle que la conçoit RIBAS D. (1999)¹ et qui conduirait à l'anéantissement, il n'empêche qu'elle a constitué, et constitue à certains moments encore, une entrave à mes entreprises. J'ai tout de même réussi à la surpasser à une période où j'ai senti naître en moi une motivation et une certaine confiance. J'ai pu être productive. Cette motivation, je vous la devais parce que vous avez cru en moi ; parce que vous avez su m'encourager. D'ailleurs de tous les résultats universitaires obtenus (notamment à l'Université Lumière Lyon 2) ceux de DEA auront été les plus remarquables.

Sur le plan relationnel vous avez démontré qu'on pouvait être professionnel et faire preuve de beaucoup de sensibilité face à la souffrance et la détresse de l'autre. Cet autre que j'étais, car originaire du Gabon, je me retrouvais dans un pays qui n'était pas le mien. J'étais «étrangère» dans un lieu «étranger», où dirais-je plutôt «étrange», car j'avais du mal à trouver mes repères aussi bien sur le plan universitaire que social.

«L'étranger n'est pas commode. Il n'est jamais sans risques» avez-vous dit. Mais ces risques vous les avez pris en acceptant de diriger mes recherches.

Une question me vient cependant à l'esprit : étais-je vraiment une étrangère ? D'une certaine manière oui, car aucun individu ne se dévoile jamais dans sa totalité. Une très grande partie de sa personnalité demeure latente. D'un autre côté, je répondrai par la négative surtout si cette altérité doit être liée à mes origines. Je sais par exemple que vous avez exploré d'autres contrées dont notamment l'Afrique. Vous avez donc été au contact d'autres civilisations, vous avez côtoyé d'autres peuples. Comme moi, vous avez été «étranger» dans un lieu qui vous était inconnu et «étrange.» Cette expérience commune a sûrement favorisé nos échanges puisqu'il nous est arrivé de parler de mon pays dont vous aviez une connaissance, de son fonctionnement, de sa situation économique, sociale et surtout politique. Discuter de ces aspects me réconfortait dans l'idée que mes racines étaient encore fortement encrées en moi et ravivait une nostalgie interne.

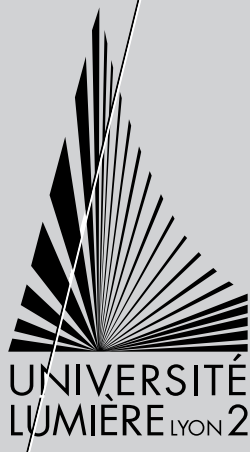
Vous avez également fait preuve de vos qualités humaines à une période où j'en avais besoin. Vos précieux conseils ont su me sortir des situations délicates, ce que je n'aurais pu faire toute seule. Si actuellement ma situation s'est quelque peu améliorée, c'est en partie grâce à votre aide. Vous avez su me tendre la main quand cela était nécessaire. Ces qualités sont rares de nos jours sachant que nous vivons dans un monde où prévalent de plus en plus l'individualisme et l'égoïsme. C'est le règne du «chacun pour soi» et «chacun porte sa croix.» Ce qui n'a pas été votre cas.

J'aurais aimé en dire davantage mais ces quelques mots traduisent les affects que j'ai ressentis lors de nos échanges. Des affects qui relèvent peut-être encore de l'idéalisation, mais c'est de cette manière que je les ai vécus. Les travestir et les transformer aurait été me mentir à moi-même et trahir votre mémoire. Travailler avec vous aura été une expérience enrichissante, mais vous avoir comme directeur de recherche aura été la meilleure des récompenses. Merci.

Lydia MBOUMBA

Doctorante en psychologie

(1) CHABERT et Coll., 1999, «Enjeux de la passivité», Tome LXIII, Ed. P.U.F., Paris, Revue Française de Psychanalyse.



Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.24.54.
Fax 04.78.77.43.46.
e-mail :

Noelle.Dadamo@etu.univ-lyon2.fr
Max.Pavoux@etu.univ-lyon2.fr

Site WEB Canal Psy :
<http://nte.univ-lyon2.fr/canalpsy>

CANAL Psy

Institut de Psychologie
Université Lumière Lyon II
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy, pour un an
(5 numéros) à partir du mois de

.....200.....

et retourne ce bulletin accompagné
d'un chèque de :

o 15,24 € étudiants Lyon II

o 20,58 € professionnels

o Commande de Numéros :

N° :(Coûts ci-contre)

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable
de l'Université Lumière Lyon II .

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

.....

Tél :

Qualité (étudiant en ou profession) :

.....

(merci de joindre le cas échéant
une photocopie de la carte

CANAL Psy

Les derniers numéros



N° 46 – Décembre – Janvier 2000/2001

Dossier : Histoire d'amour

- ◆ Amour et adultère, Mariage et divorce
par Annik HOUEL
- ◆ L'amoureuse et le comédien ou la sincérité par
Jean VERDEIL
- ◆ Des masques pour le dire: Le Rêve Éveillé
Analytique par Bénédicte BERRUYER

N° 47 - Février - Mars 2001

Dossier : L'émotion

- ◆ L'affect en psychosomatique par Gérard BROYER
- ◆ Affect, émotion et mémoire à long terme :
un aperçu des travaux en psychologie cognitive
par Rémi VERSACE et Catherine PADOVAN
- ◆ «Sommes nous des serpents froids ?» par
Patrick SHARNITZKY

N° 48 - Avril - Mai 2001

Dossier : L'espace

- ◆ Écritures de la Psychose par Bernard CADOUX
- ◆ Le double, un organisateur de l'espace psychique
par Olivier MOYANO
- ◆ L'inconscient à la crèche par Denis MELLIER

N° 49 - Juin - Juillet 2001

Dossier : Les étudiants en psychologie

- ◆ Les fonctions transformationnelles du stage de
Maîtrise en Psychologie Clinique par Bernard DUEZ
- ◆ Des psychologues stagiaires à Santé Mentale et
Communautés par Dominique MURBACH et José
PEDRALVA DA SILVA
- ◆ Les débouchés du D.E.S.S de Psychologie du
travail par Michèle GROSJEAN

N° 50 - Octobre - Novembre 2001

Dossier : Psychologie et Politique

- ◆ Le risque de l'étranger. Réflexions sur la folie,
l'ordre et la méthode par Jean MÉNÉCHAL
- ◆ La psychologie politique : le retour d'une
discipline inattendue par Alexandre DORNA
- ◆ Interview de Norman DUNCAN
Professeur Chercheur à l'Université de Venda en
Afrique du Sud
- ◆ Une suite aux Etats Généraux de la Psychologie?
ou « la psychologie, une vieille dame indigne ».
par Christine JAKUBOWICZ

N° 51 - Décembre - Janvier 2001/2002

Dossier : La Psychologie : des contextes, des pratiques

Numéro Spécial

par Annick RIVET et Patricia MERCADER

N° 52 - Février - Mars 2002

Dossier : L'errance urbaine

- ◆ La mise en scène du sujet S.D.F dans son
discours par Valérie COLIN
- ◆ Fait d'hiver : La mise en scène du S.D.F dans la
presse par Valérie BERTRAND
- ◆ Fonction psychique de la manche pour des sujets
S.D.F: Entre scène et mise en scène par Grégory
CHARRETON



Directeur de la publication : Gilbert PUECH, Président de l'Université – **Directeur délégué :** Albert CICCONE

Rédaction : Noëlle D'ADAMO - **Illustrations :** Frédéric MORIN et Mikaël MASTRANGELO

Conception et réalisation : Max PAVOUX

Font partie du comité de lecture les enseignants élus au conseil du Département.

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle

Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)

ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

Canal psy est en vente dans les secrétariats de psychologie

A Bron : Canal psy (salle 29 K le mardi), 3^{ème} cycle (126 K), C.R.P.P.C (134 K)
En centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7^{ème})

Prix des numéros :

- de 1 à 19 : 1,52 €
- de 20 à 39 : 2,29 €
- à partir de 40 : 3,05 €

Frais de port :

- 1 à 2 numéros : 1,02 €
- 3 à 5 numéros : 1,75 €
- 6 numéros et plus : 2,44 €

La liste exhaustive des numéros parus est disponible sur simple demande.